

1 « Follow me »... Vous avez envie de suivre des gens, vous, ces jours-ci ? Suivre les conseils d'un banquier ? Suivre les appels d'un politicien ? Voire, suivre une tendance (oh non, pas une tendance...) ? Bien sûr, il reste la possibilité de suivre une jeune tentatrice (ou son équivalent masculin) dans un fourré. C'est ce que semble nous indiquer la toile de Sylvester Engbrox qui orne le catalogue de son exposition. Mais, même ça, n'en avez-vous pas assez ? N'êtes-vous pas fatigué d'évoluer dans un univers surérotisé qui vous dit « Follow me » en permanence, où les publicités vous aguichent, où des filles, des milliers de filles font les choses les plus ahurissantes sur Internet en un seul clic, où se succèdent sans arrêt dans les médias les témoignages de gens qui ont « transgressé », accompli leurs fantasmes, dépassé les limites ? Comme le dit le psychanalyste Charles Melman, dans *L'Homme sans gravité* (éd. Denoël), « *Nous vivons à l'heure de l'exhibition de la jouissance* ». Chacun, dans son travail, dans sa vie privée, domestique, se doit de montrer à quel point il « s'éclate », indiquant aux autres un éventuel « Faites comme moi ». « Follow me »...

2 Alors, évidemment, nous hésitons à suivre Sylvester... Sauf que le peintre ne nous invite pas à embarquer pour une balade égrillarde, une petite gâterie esthétique-excitante. Certes, il peint des jeunes femmes sexy qui attirent l'œil, il utilise toute une imagerie accrocheuse : minibus Volkswagen vintage, plages et hôtels de Grèce sortis tout droit d'un prospectus de voyage, Teutons virils à moustache et à pantalons pattes d'éléphant, Boeing volant sous le soleil, « salary men » accrochés à leur attaché-case... Mais ses personnages sont comme figés, suspendus, les yeux baissés, les bras ballants. Une sourde mélancolie souffle sur les êtres et les lieux. Quelque chose paraît immobilisé, arrêté. On pense évidemment à Edward Hopper et à ses figures humaines absentes, perdues dans les rues et les hôtels des petites villes américaines. Et l'on se dit que Sylvester est comme un Hopper moderne. De même que le peintre représentait l'envers du rêve américain, une sorte d'anti-Norman Rockwell, montrant toute l'inquiétante étrangeté se cachant derrière l'« american way of life », Sylvester peint l'envers de notre société de consommation « über-glamour » : ses décors dégagent l'atmosphère vénéneuse des films de David Lynch, ses personnages exsudent *La Fatigue d'être soi* (éd.

Odile Jacob), dont parlait le sociologue Alain Ehrenberg. Commentaire du jeune philosophe Balthasar Thomass : « *Cette fatigue comporte deux faces : d'abord, nous sommes fatigués d'être ce que nous sommes, las de nos faiblesses et de nos limites, nous voudrions être autres. Puis, cet effort constant pour devenir un autre, pour correspondre à un modèle de perfection, finit par lui aussi nous fatiguer...* » Comme souvent, la conscience d'un problème aide à sa résolution. Le simple fait d'exposer cette fatigue nous communique une énergie non négligeable. Pourquoi ? Car la mise à jour d'une vérité est toujours joyeuse.

3 Pourquoi Sylvester utilise-t-il de nombreuses images venues des années 1970 ? J'interroge l'un de ses meilleurs amis à la terrasse d'un café de Belleville, dans le nord-est de Paris. « *Je crois que c'est à cette époque que se sont formées ses premières images du bonheur. Adolescent, il est parti en vacances en Grèce avec ses parents. Il a fait même des expériences de vies communautaires avec eux, ils étaient un peu babas cool...* » À ce moment, furent peut-être croisés les premiers corps dévêtus, les premiers soleils, les premiers Boeing brillants, tous ces signes d'une utopie réalisée – la société du bonheur ? – qui allaient l'obséder sa vie durant. Sa peinture est-elle à la fois un désir de retrouver les premiers émois et de les exorciser ?

4 Sylvester est en quelque sorte un démineur. Il dé-érotise la charge excitante contenue dans les clichés aliénants qui nous entourent. Comme nous, il a été bombardé depuis l'enfance par des millions, des milliards d'images aguichantes – représentation du bien-être, du plaisir, de la jouissance –, images qui lui disaient « Follow me ». Des images qui attirent, qui excitent, mais qui déçoivent forcément (on a tous expérimenté la cruelle différence entre fantasme et réalité...). En quelque sorte, il les récupère et les désamorce. Tout d'un coup, ce qui nous est donné à voir n'est pas seulement un corps nu qui fait baver, mais un être humain fatigué, l'air ailleurs, ni bon ni méchant, ni triste ni heureux (il n'y a pas de significations particulières, c'est très important – ou plutôt,

chacun y met la signification qu'il veut). Il rend les figures à leur simple humanité. Mine de rien, cela fait du bien, beaucoup de bien. Cela apaise et nous confronte à la pure présence du Monde.

5 Sylvester soigne le mal par le mal, comme un homéopathe. Ce qu'il fait avec la jeune fille trop bandante – déconstruire une image aliénante –, il le fait avec l'hôtel grec trop sympa, la rue mal famée trop attirante, l'éphèbe trop parfait, le coucher de soleil trop impec, la course de voiture trop spectaculaire... Bien sûr, il pourrait nous montrer des grosses dames en train d'éplucher des patates. Cela calmerait aussi nos passions. Mais tout l'intérêt de Sylvester, c'est de partir du matériel qui parasite nos têtes et de le désamorcer. À la façon des écrivains moralistes du XVII^e siècle, tel La Rochefoucauld, il représente nos passions pour mieux nous aider à les dépasser. Bret Easton Ellis aussi faisait ça dans *Moins que zéro* (éd. 10/18) : mettre en scène des êtres jeunes, drogués, décadents, sans les juger, sans donner d'interprétation. Juste montrer, et en montrant, nous donner à sentir que le beau et l'affolant cliché cache une réalité plus complexe : des gens plus tristes, plus solitaires, plus surprenants. Et aussi moins effrayants, moins terribles qu'on ne croit (car tout ce qui brille nous terrorise toujours un peu, non ?). Bref, on peut dire que Sylvester est aussi l'équivalent d'un Bret Easton Ellis pictural. Sylvester nous dit « *Follow me* », mais c'est moins le « *Follow me* » d'une prostituée qui racole – et qui, de toute façon, ne nous offrira pas grand-chose –, qu'un « *Follow me* » qui veut dire : « suivez mon regard »... (*Suite page*.)

6 Sylvester et l'art contemporain. « *Mais à quoi cela sert-il que Sylvester suspende les significations ?* »

C'est que nous sommes pris dans un monde perpétuellement signifiant, une ronde infernale qui voudrait que toujours les choses, les êtres aient quelque chose à nous dire. Prenez l'art contemporain. Il semble qu'une grande partie des œuvres d'aujourd'hui doivent inévitablement venir avec leur note explicative. Face à la moindre installation, au plus petit requin scié, on est obligé d'avoir le discours qui va avec, sinon on risque de ne pas tout « comprendre », de passer à côté de « l'intention ». Le discours des critiques est d'ailleurs toujours peu ou prou le même : il s'agit, dans ces œuvres, « d'interroger nos représentations ». L'auteur de ces lignes a longtemps travaillé dans une revue

branchée où il était fréquemment question d'art contemporain. Au sujet de chaque artiste, il s'agissait toujours « d'interroger nos représentations ». Suivait un *lais* intello-philosophique qui n'était guère convaincant. Et l'on constatait ce fait étrange : bizarrement, l'art contemporain, ce lieu de tous les délires, de toutes les audaces, était aussi le lieu du discours critique le plus convenu et le plus rigide. Sylvester a, semble-t-il, longtemps été bloqué par ce post-académisme, ce sérieux terrifiant qui paraît régner dans certaines sphères artistiques. *« Je n'ai plus osé peindre, pendant des années. Je me suis décomplexé grâce à la musique, en composant sur ordinateur, en utilisant des samples, ces petits extraits d'œuvres volés à d'autres, pour former un collage musical. Un jour, je me suis dit : "Pourquoi ne pas faire ça avec les images que j'ai dans la tête ?" »* De même que la musique s'adresse d'emblée aux sens, la peinture de Sylvester peut être ressentie immédiatement. Figurative, émotionnelle, elle est capable de se passer de commentaires, à commencer par celui-ci. D'ailleurs, Sylvester m'avait demandé de parler de tout sauf de lui. Objectif brillamment réussi. *(Suite page .)*

7 Sylvester est quand même un peu fou. *« Depuis des années, je collectionne des photos floues découpées dans les programmes télé, des images de cul trouvées sur le Net, des pictogrammes de vieux films ringards, des publicités déchirées dans les magazines... »* Ce type est une vraie banque d'images à lui tout seul, une voiture-poubelle récupérant toutes les images grossières, pixellisées, mal définies, vomies par la sous-culture. Il trie et accumule ça soigneusement dans des cartons, des boîtes, des disques durs. Qu'en fait-il ? *« La plupart du temps, rien. Puis, après des années, un jour, une scène vue, un regard entraperçu, un corps dévoilé viennent me hanter. Plusieurs images se superposent. Cela commence à m'obséder. Je vois l'image générale se former dans mon cerveau. Dans ces cas-là, je peux avoir une conversation au téléphone, aller faire les courses, m'occuper des enfants... elle ne quitte pas mon esprit tant que je ne l'ai pas peinte. »* Hanté par ces images cheap et glacées qui forment notre quotidien mental et que nous ne remarquons plus, il doit agir. Il réinjecte de la vie dans les clichés. Cette matière morte qui traîne dans nos crânes, il lui redonne un souffle. Cela aère la tête. Les stéréotypes visuels – cette femme lascive façon Gena Rowlands, ce solitaire qui marche sur le bord de

la route, ces deux ragazzi à mobylette – ne sont plus ce langage mort, mille fois vu, ils parlent à nouveau, réclament notre oreille. Voilà que, face à eux, nous nous sentons pleins d'attention, de compréhension, d'empathie. Sylvester nous amène à aimer le méprisé, le négligé, le trop regardé. C'est typiquement la démarche pop, bien plus spirituelle qu'on ne croit. Saint Sylvester, peignez pour nous.
(Suite page.)

8 Sylvester est marié, père de deux enfants. Il peint des images a priori outrageusement sexuelles et mélancoliques (enfin, au premier abord, car nous savons qu'il n'en est rien), mais il vit par ailleurs de la façon la plus classique qui soit. Ce n'est pas pour nous déplaire. Il semble accréditer cette idée que nombre d'artistes sont hantés par une forme, des fantasmes, sans que cela ait forcément une répercussion sur leur vie privée. S'ils pouvaient réaliser leurs obsessions, ils ne peindraient pas. Cela s'appelle tout simplement la sublimation. Comment ne pas penser à tous ces artistes du XX^e siècle, surréalistes et autres, qui, quoique peignant ou décrivant les effets de l'amour fou et de l'érotisme débridé, vivaient en couple, dans de petits vestons serrés ? Les grandes stars de l'art contemporain sont souvent présentées comme des championnes de la transgression : Jeff Koons couchant avec la Cicciolina, Sophie Calle exposant sa vie privée, Orlan remodelant son corps, etc. Que l'on se focalise autant sur leur aspect transgressif a quelque chose de gênant : cela fait d'eux des rock stars, des gens qui vivent tous les fantasmes, accomplissent tous leurs désirs. Nous savons pourtant que la réalité est tout autre : les rockers les plus scandaleux – les Lou Reed, Mick Jagger et autres Johnny Rotten – n'auraient pas vécu aussi vieux s'ils n'avaient pas fait un peu attention à eux. Les personnes réellement transgressives, on les connaît : elles jonchent les caniveaux et hantent les asiles, les centres pour toxicomanes et alcooliques. Elles n'ont pas le temps de créer. Sylvester, si. (Suite page.)

9 Sylvester s'en fout des figures. Ce personnage solitaire, masculin ou féminin, qui paraît si central dans nombre de ses toiles, compte-t-il finalement tant que ça pour lui ? Il semble parfois comme un écran où sont projetées différentes images, qui se mélangent, se superposent, transparences, pixellisations, et égarent notre vision. Comme ses décors. Les branches d'un arbre, le motif d'un tissu : tout devient un entrelacs de formes abstraites, des arabesques végétales qui prennent autant de place, sinon plus, que la figure humaine qu'elles environnent. « *Sylvester Engbrox peint autant ce qu'il*

y a entre les choses que les choses elles-mêmes » (le critique Jean-Luc Chalumeau, en 2008). Résultat, comme on l'a dit, des toiles sans significations, qui peuvent être investies de toutes les interprétations. Voilà peut-être comment il faut comprendre l'expression « Follow me » : comme une invitation pour le spectateur à pénétrer la toile de son regard.

10 Sylvester parle : *« Je ne sais pas pourquoi je peins des toiles. J'éprouve la nécessité de le faire, c'est tout. Si une image me déclenche une émotion intense, il faut que je la balance dans la toile. Sinon, pourquoi choisir ce travail ? C'est laborieux de peindre. J'ai envie de dire au spectateur : "Viens dans ce monde que je ne comprends pas. Allons voir, projettes-y ce que tu veux, aide-moi à comprendre." »*
Follow him...

Patrick Williams , 2010